

le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an	6 fr.
Six mois	3 fr.
Trois mois	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSÉL, 15 — PARIS
Adresser tout ce qui concerne le journal
à l'Administrateur

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

A l'Assassin !

Pendant six mois, il attendit dans sa cellule l'arrêt qui devait le laisser vivre ou le livrer au peloton d'exécution. Tout de même, il ne pensait pas que pour avoir éraflé, à l'aide d'un canif, l'épiderme d'un sergent, on le fusillerait !

On l'a fusillé pourtant !

On a osé prendre ce malheureux dans la prison où il vivait en compagnie d'un moineau qu'il apprivoisait, on a osé le mener devant les autres soldats désignés pour la sale besogne, et puis, on l'a tué, en grande cérémonie, en musique, et, devant son corps troué par les balles des sabots, les troupes ont défilé, pour l'exemple !

Car c'est un salutaire exemple pour toi, fils d'ouvrier, fils de gueux, soldat d'un sou, que ce cadavre allongé sur le sol ; il semble te dire : « Regarde-moi, vois comme je suis horrible, vois le sang qui gicle des trous que m'ont fait les douze balles de mes camarades, vois donc, regarde bien ; tout à l'heure, j'étais comme toi, je vivais ; à présent je ne suis plus qu'une pauvre chose inerte, épouvantable ; on m'a fusillé parce que je n'ai pas été bien sage. Si tu tiens à la vie, toi, sois sage ! »

Le cadavre a raison : il faut être sage, c'est le secret de vivre vieux ; il faut se laisser aller, tout honnêtement, tout héritement, subir toutes les vexations, les insultes, passivement, sans murmurer, être l'instrument docile auquel aucune besogne ne répugne, ne jamais se révolter.

Voilà la ligne de conduite qu'il faut adopter, si l'on tient à la vie, quand on est soldat. Au contraire, si, dans un mouvement d'impatience on envoie promener le gradé imbécile qui se plait à vous tourmenter, oh ! alors, ça ne traîne pas : on vous expédie à Biribi, et là-bas, c'est l'agonie dans les silos, sous le tombeau, à la crapaudine ; c'est la faim, la soif, les tortures raffinées qu'inventent les chaouchs — il faut bien rire un peu — et la mort, si vous esquissez un geste de défense.

Votre père, votre mère pleurent, ils implorent, ils supplient que l'on vous épargne ; vous êtes leur enfant, ils vous aiment de tout leur cœur, de tout leur sang. Eh bien, si vous croyez que les larmes et la douleur ont le don d'émouvoir les cent vingt kilos de gélatine présidentielle, vous vous trompez.

Le premier magistrat de France signe l'arrêt de mort et pense à sa récolte du Loupillon.

Aussi, qu'êtes-vous ? pour la clique des galonnés et les légumes du gouvernement, peu de chose ; un troupeau que l'on mène à coups de fouet, des bêtes que l'on tue quand elles grognent, de la chair à usines, à canons, de la viande matriculée.

Et l'on parle d'apaisement, de concorde.

Fallières se promène, exhibe un peu partout son élégante silhouette, les ministres inaugurent des statues, des marques, prononcent des discours, promettent des croix. Est-ce qu'ils ont le temps de s'occuper de Duléry, qui est là-bas dans sa prison en compagnie de son moineau. « Qu'allons-nous faire de ce con-

damné à mort ? demandent, un jour, les geôliers. »

Diable ! c'est vrai, dit le général Brun, on ne peut pas le nourrir indéfiniment à ne rien faire.

Oui, qu'on le fusille, dit Briand.

Qu'on le fusille, baille Fallières.

Duléry est fusillé, Robin et Zimmer sont assassinés, Biribi continue, la liste des martyrs s'allonge chaque jour ; ça va-t-il durer longtemps encore ?

Peut-être bien, puisque le peuple, ce peuple qui fit pourtant des révoltes, ne dit rien, laisse assassiner ses enfants.

Ah ! si nous étions cinq cent mille pour crier : « A bas Biribi ! » près du Palais de l'Elysée, lequel n'est pas loin du ministère de l'Intérieur. Si nous nous en allions boulevard Saint-Germain et rue Saint-Dominique, au bûcheron le général Brun, si nous nous montrions résolus, si nous sortions la colère des grands jours, vous verriez : ça ne traînerait pas ; Biribi n'en aurait pas pour longtemps, les conseils de guerre non plus, et toute la galonnière remiserait bien vite sa morture.

Mais l'on ne dit rien, — ou peu de chose ; à Paris, les flèches gisent les femmes qui ont l'audace de se mettre en grève ; en Algérie, on assassine, on torture, les chaouchs sont plus féroces, plus ignobles que jamais, et l'on accepte tout, or est heureux de vivre en république.

Elle est pourtant propre cette république, avec sa cour de courtisans éhontés, de profiteurs malpropres, avec ses Briand, ses Lépine, et toute la sequelle d'agitateurs, d'affameurs. Ah ! oui, elle est jolie la République !

Nous râlons sous la botte du flic, nous sommes à la merci des maîtres que nous nous sommes donnés, à la merci de ministres renégats, à la merci de la rousse, à la merci des chaouchs.

— Ta tête ne me revient pas, allons ! à la crapaudine. Tu murmures, attends un peu, je vais te caresser l'échine avec mon gourdin. Tu te rebiffes, pan ! une balle dans la peau. »

Voyons ! allons-nous sortir de notre apathie, allons-nous songer à nous défendre, allons-nous redevenir des hommes ?

Ou bien, faut-il laisser les bourreaux d'Afrique à leurs sanglantes distractions, faut-il laisser assassiner d'autres Duléry, faut-il abandonner Rousset ?

Cela ne se peut pas, n'est-ce pas ? Ce serait trop lâche, trop vilain. Allons, réveillons-nous ! Il est encore temps d'agir, mais il est grand temps.

Eugène PERONNET.

Solidarité anarchiste

Parmi ceux qui sont attachés à la philosophie anarchiste et qui bataillent pour en propager les principes, il peut arriver que les procédés de tactique, que les moyens de propagande, même parfois les attitudes diffèrent et semblent contradictoires ; mais il est un terrain sur lequel ils se trouveront toujours réunis : c'est celui où ils peuvent combattre les forces défensives du capital : police, magistrature, armée, etc., etc. Il est aussi une passion qui leur est commune : c'est la haine de la délation de la mouchardise.

Il nous a été donné, mardi soir, de

constater cette intéressante préoccupation de solidarité dans la famille anarchiste. Une importante réunion a été tenue, rue de Bretagne, réunion due à l'initiative de camarades n'appartenant ni au clan « Anarchie », ni au clan « Paix ». On était nombreux ; mais ce qui était tout à fait intéressant, même admirable : c'est l'unanimité qui s'est affirmée pour arracher les frères anarchistes des griffes de dame Thémis. Ah ! qu'il serait à souhaiter que nous fussions souvent comme cela unis pour œuvrer dans l'intérêt de nos idées émancipatrices. Ça viendra, espérons-le.

Tous d'accord, il a été décidé de créer une agitation par la presse, par la parole et le reste à seule fin que le procès qui nous préoccupait ne passe pas inaperçu et que la justice bourgeoise ne condamne sournoisement à de terribles peines les camarades poursuivis.

Il est bien compris que tous nos ressentiments disparaissent pour ne faire place qu'à un sentiment de solidarité dans la lutte contre l'ennemi commun : la justice bourgeoise.

Ici, au Libertaire, on fera tout ce qu'on pourra.

Nous ouvrirons une souscription pour parer aux frais de citations de témoins et tous autres utiles ; le temps presse, c'est le 11 octobre que le procès vient aux assises.



PAUVRE SILLON.

Tout ce que la roublardise d'un Léon XIII avait édifié, Pie X s'appliqua à le détruire. Les bons cagots ne doivent plus s'y reconnaître. Soyez républicain, disait l'un. Anathème ! dit l'autre.

Le premier se ralliait au modernisme sur toute la ligne. Le deuxième force dessus comme un possédé.

Une religion qui fluctue à ce point d'un chef à l'autre n'en est plus une. Et quelle autorité pourrait conserver auprès d'êtres un peu sensés, un Infâme qu'il juge détestable ce qui, quelques années auparavant, avait été déclaré infâmable excellent ?

Le Sillon vient, en tout cas, de recevoir un foisonnant « gnon » de la part de Sa Sainteté. Et Marc Sangnier s'incline jusqu'à terre devant la véniale ganache, bénissant la main qui l'a frappé... Seul, encore plus bête que bas politicien ?

GREVE PEU BANALE.

Il y a cependant des grèves quelque peu drôles. Des collègues en ont esquissé parfois ; à Tunis c'était, récemment, le tour de mahométans... séminaristes. Cette grève vraiment originale fut vite réprimée, d'ailleurs. C'est égal, le Dieu des musulmans qui, comme l'autre, devrait avoir tout prévu, ne s'attendait peut-être pas à celle-là.

AUTRE MODERNISME.

Malgré tous les papes rétrogrades, le modernisme en général n'en fera pas moins son chemin. Pour parler d'hier seulement, n'avons-nous pas vu l'air définitivement conquise ? Voici maintenant le radium parfaitement isolé par Mme Curie, qui date ainsi le genre humain d'un prodige nouveau, gros peut-être de formidables conséquences. Dans le même temps on nous annonce que la syphilis est sur le point d'être vaincue. Voilà du modernisme, et du meilleur, mon pauvre anthropopithèque de pape.

BLAME !

A la Fédération socialiste de la Haute-Garonne, un délégué ayant demandé l'exclusion du citoyen Rouanet, la Fédération s'est contentée de lui voter un blâme !

Le motif pouvait sembler mince, mais il en disait bougrement long. Rouanet

marie sa fille. Qui va-t-il chercher comme témoin ? Son copain Viviani ! C'est la meilleure preuve qu'en désavouant, en attaquant, avec ses complices du Parlement, le trio de renégats dont Viviani n'est pas le moins bel ornement, Rouanet se livrait à une infâme comédie.

Jusqu'à ce jour, les pauvres poires du P.S.U. étaient les seules à ne pas s'en apercevoir. Si même une fois éclairés, les membres de son parti ne voulaient demander de terribles comptes à ce cynique charlatan politique, le moins qu'ils pouvaient faire, c'était de chasser ignominieusement de leurs rangs celui qui s'était si longtemps et de si odieuse façon, moqué d'eux. Eh bien ! point. Une seule Fédération s'est ému, et tout ce qu'elle a trouvé, c'est un blâme à voter.

Oh ! ce troupeau socialiste... On leur cacherait dans la bouche qu'ils diraient encore merci.

IMPÔTS NOUVEAUX.

Par contre, après tant de milliards engloutis par l'armée, sans parler des

milliards prêtés à la Russie, qui ne sont qu'une vague assurance contre la guerre, nous voici menacés d'une saignée d'un nouveau demi-milliard. Bon, peut-être, à être jeté à la ferraille, le Lebel doit être remplacé par un fusil automatique : coût, 500 millions.

Ce qu'il va falloir pressurer le peuple qui produit tout et qui paie tout, en définitive, pour lui faire sur de surcroit tout cet or !... Que de sang, que de larmes se mêleront à la sueur dorée !

GREVE « AMUSANTE ».

La grève des confectionneuses continue d'exciter la verve des journaliers, en attendant les habituelles inévitables des revues de fin d'année.

Ces « gentes midinettes » sont pourtant parmi les ouvrières les plus odieusement exploitées, et quand on songe à leurs terribles conditions d'existence, au labeur exténuant qu'elles doivent fournir, ainsi qu'à leur lamentable salaire, il faut être bien goujat pour avoir envie de plaisanter les gestes qu'elles peuvent faire pour appuyer leurs modestes revendications.

Contre les Assassins

Le Parquet vient d'ordonner des poursuites contre notre ami Péronnet coupable d'avoir, dans le Libertaire, écrit un article vibrant contre Biribi.

Dans notre beau pays où la liberté de la presse est inscrite au Code, on ne peut évidemment poursuivre que des articles contenant des calomnies gratuites, des allégations mensongères.

Ainsi donc, notre ami a menti.

C'est lui évidemment qui inventa toutes les horreurs que relate son article. Jamais, ailleurs qu'en son cerveau surexcité, ne se passèrent les scènes affolantes qu'il décrit et les chaouchs sont les gens les plus doux, les plus humains que l'on puisse rêver..

Seulement, depuis que les poursuites sont engagées, des faits nouveaux ont surgi.

Presque rien, du reste, des enfantillages : on a simplement assassiné, avec l'assentiment présidentiel, un homme qui n'avait jamais tué personne, et en Tunisie, des tirailleurs désireux de s'offrir les saines émotions d'une chasse fructueuse, ont canardé, en bons tireurs, deux hommes malades qui avaient tenté de s'enfuir : Zimmer et Robin.

Ce ne sont là que de simples incidents, n'est-il pas vrai, Monsieur le Procureur et vous, monsieur le juge d'instruction. Il reste évident que Péronnet est un individu de mauvaise foi, qui doit passer devant le jury pour y répondre de ses affirmations.

Et cependant n'avez-vous pas un peu de rancune contre M. Fallières, le pourvoyeur de la guillotine et du peloton d'exécution et contre ces bons tirailleurs véritablement dépourvus de l'esprit d'après propos ?

M. Fallières est un maladroit et les tirailleurs des imbéciles. Vous vous le chuchotez sans doute à l'oreille, mais nous autres nous nous moquons des convenances et il nous plaît de le crier.

Duléry, Zimmer et Robin, vous êtes les pauvres victimes vers lesquelles notre pitié va frémir, mais votre mort horrible aura du moins servi à ébranler Biribi.

Vous toutes, les mères dont les fils sont tombés, lâchement assassinés là-bas ; vous toutes dont les enfants tremblent à cette heure sous la menace constante du

Jadis, les mères étaient plus mères que vous ; jadis, il s'en serait trouvé qui aux coups auraient répondu par des coups.

Mais vous êtes lâches. Vous ne savez que pleurer ; vos révoltes ont été éteintes une à une et vous n'êtes que de pauvres loups douloureux et impressionnantes.

Et, parmi les amantes, n'y en aura-t-il aucune à venger la mort ou la dégradation morale de l'amant qu'on a arraché de leurs bras pour le jeter dans cet enfer.

Et si les femmes, mères ou amantes, se sentent sans courage, ne reste-t-il pas les hommes, tous ceux qui ont la haine de Biribi, ceux qui y ont souffert et ont réussi à s'en échapper, ceux qui n'ont pas eu à entrer dans cet enfer, mais qui néanmoins ont juré la suppression de cette honte sociale ?

Hier, Duléry, après six mois d'attente angoissante, a marché au pot de l'exécution. Aujourd'hui, un autre soldat des bataillons d'Afrique, Sourmais, attend depuis le mois de juillet que la décision présidentielle intervienne. Sourmais a été condamné pour un acte encore moins grave que celui commis par Duléry : il a frappé du poing un sergent, un de ces bons sergents que nul, sous peine de mort, ne peut toucher, mais qui peuvent eux, sans autre crainte que celle d'être félités, faire ce qu'ils veulent de leurs subordonnés.

Puisqu'il est bien entendu que les

gouvernance ne veulent rien accorder qu'à la force, puisqu'il est entendu que nos cris d'indignation n'arrivent pas jusqu'aux oreilles des chauches, sachons parler autrement, de façon plus compréhensible pour ces êtres aussi lâches que cruels.

Que sans remords on supprime, par n'importe quels moyens, quelques échantillons de cette catégorie de brutes qui n'ont de l'homme que l'apparence.

Et au cas où Sourmais serait conduit au poteau, qu'il soit répondu à ce défi : Les anciens chauches, ou les chauches en permission, ne manquent pas en France.

On n'a pas de pitié pour les bêtes malfaîssantes.

Soyons sans pitié pour celles qui nous tomberont sous la main.

Anna Mahé.

Esquisse d'un Projet d'Internationale Ouvrière

Il semble que la fleur de l'Internationale commence à se transformer en fruit. Une ligue ouvrière révolutionnaire s'ébauche mondialement, dans l'esprit de nombreux militants. Nous croyons qu'il sera temps d'indiquer au moins dans les grandes lignes sur quelles bases nous entendrions, pour notre part, fonder définitivement cette Ligue révolutionnaire, quittes à modifier cet exposé après discussion.

D'abord, quels sont ceux qui pourraient y adhérer ?

Au début il ne faudrait sans doute admettre que les éléments syndicaux, sans toutefois repousser les dissidents, comme cela se fait au bureau international des syndicats, mais en demandant aux adhérents d'admettre et de pratiquer ces trois choses qui seraient comme les articles de foi de notre organisation :

1^e La disparition du salariat ;
2^e L'antimilitarisme pour trois raisons : Rôle de l'armée dans les conflits économiques ;

Rôle de l'armée dans les conflits internationaux et coloniaux ;

Chargés que l'armée fait peser sur le prolétariat.

3^e L'insurrection plutôt que la guerre.

Comme cette organisation ne vise pas à l'éducation, mais bien à coordonner les efforts de tous ceux qui luttent contre le capitalisme et l'Etat, nous pouvons sans sectarisme exiger des futurs membres l'adhésion à ces trois formules.

Mais à côté des syndicats ou des groupements syndicaux, existent des groupes de camarades révolutionnaires qui mènent aussi le bon combat. On pourrait envisager l'hypothèse de les admettre, soit en leur demandant de se rallier à un syndicat ou à une organisation syndicale, à leur choix, soit en les agrégant directement.

Pour mieux coordonner les efforts nationalement, les syndicats seraient invités à se confédérer par nation, sans toutefois que le refus de se conformer à cette invitation entraîne l'exclusion d'une organisation.

Les adhérents nommeraient une commission permanente d'une composition à déterminer selon l'importance du travail à exécuter.

Les commissaires auraient un mandat illimité et pourraient être révoqués ou réélus par les mandants au gré de ceux-ci, sans qu'il soit besoin de procéder à un renouvellement partiel ou total de la commission ; en tout cas, chaque syndicat pourra être invité à se prononcer sur le maintien ou la révocation du commissaire les représentant.

Cette commission aurait charge de faire éditer des brochures de propagande que lui adresseraient les organisations adhérentes. Ces brochures seraient imprimées soit en langue internationale (Indo ou Espéranto), soit en autant de langues qu'il y aurait de nations adhérentes, et il en serait toujours adressé une certaine quantité aux organisations similaires quoique non adhérentes.

Elle publierait de même un bulletin dont la collaboration serait ouverte à tous les membres de l'Internationale et qui devrait insérer toutes les communications des organisations.

Le bulletin donnerait un compte rendu de l'action révolutionnaire menée sur tout le globe.

Il serait également envoyé aux organisations non adhérentes dans les mêmes conditions que les brochures.

Comme la grande presse ne rend guère compte de notre action que lorsqu'il se produit un grand conflit économique ou un congrès, il serait fait à des dates à déterminer des congrès internationaux, mais seulement lorsque besoin sera.

Nous croyons que ces quelques lignes sont suffisantes pour indiquer ce que nous désirons que soit l'Internationale ouvrière. Nous avons déjà indiqué dans le *Travailleur du Bâtiment* quelle serait la lutte à mener avec ces éléments : tous ceux qui estiment avec nous que le bureau international n'est pas suffisant et ne répond pas au but révolutionnaire que nous poursuivons, peuvent dès maintenant commencer la propagande pour cette idée. Ils peuvent par exemple faire porter cette question au prochain congrès de la C. G. T.

La Solidarité ouvrière de Barcelone a décidé que cette question serait discutée à un prochain congrès.

J. Couture.

Le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaïre », c'est de lui faire des abonnés.

La Chasse aux Renards

Il se passe quelque chose d'étrange dans la « grande » presse tout entière. Pris tout à coup d'une extrême sollicitude pour les ouvriers, nos quotidiens bourgeois de toute nuance se répandent, depuis un temps, en fraternelles lamentations sur le sort de malheureux ouvriers malmenés, torturés, séquestrés, voire dévalisés et qu'on aurait empêché, par toutes sortes de sévices, de gagner leur pain et celui de leurs familles.

Voilà de quoi être ému en vérité ; ému ainsi qu'un tantinet effaré à voir une si belle campagne menée avec cette touchante unanimité. Est-ce possible ? C'est bien cette même presse, à plat ventre, pour l'ordinaire, devant toutes les puissances ; c'est cette grande prostitution, toujours prête à se vendre au plus offrant pour les plus infâmes, les plus inhumaines besognes, c'est bien elle qui prend en mains la cause des opprimés ?

Ce sont ces journalistes qui ont fait de la liberté de penser et de publier ses pensées un immonde trafic ; ce sont ces êtres qui ont pour conscience un cloaque ; ce sont ces auxiliaires de la police, ces bas valets de ministères et de financiers véreux ; ce sont ces hommes toujours tournés, moyennant salaire, du côté des exploiteurs contre les exploités, toujours rangés avec les vainqueurs pour accabler les vaincus, c'est cette vile engeance qui, prise soudain d'une sublimière, s'enflamme pour de malheureux ouvriers persécutés ?

Hélas, tout cela est trop beau pour être vrai. La vérité est, au contraire, quelque chose de parfaitement ignoble, ainsi qu'il en est si souvent dans les relations humaines, dans celles entre le journalisme bourgeois et le public, particulièrement.

Que sont ces ouvriers molestés ? Les meilleures des ouvriers, selon nos braves journalistes ; des travailleurs, des serviteurs fidèles, soumis, peu exigeants ; bref, des esclaves modèles que le grand public des boutiquiers, des veules, des repus et des ignorants tiennent en haute estime, et dont le monde patronal a le plus impérieux besoin. Sans cette lie de la classe ouvrière, plus de gras privilégiés de l'industrie, du commerce, de la finance et de l'Etat ; partant, plus de gros pourboires sous forme de subventions, de chantages, d'annonces grassement payées ; plus même de gros tirages destinés au grand public ami des turpitudes ou inconscient des iniquités sociales.

Oh ! le beau désintéressement de ces messieurs dans leur unanime campagne pour la « liberté du travail », contre l'« Inquisition syndicale ! »

Mais les molesteurs d'ouvriers, qui sont-ils à leur tour ? Ah, c'est ici que tout s'explique. Ce sont les brebis galeuses du salariat. Ces ouvriers comme les autres, mais avec du sang d'homme libre dans les veines. Si les premiers se courbent sous tous les jougs, eux se redressent. Conscients de leurs droits et de leur mission, qui est la remise à tous de ce qui appartient à tous, ils ne sauraient se contenter d'un misérable salaire, abandonné comme un os, par un arrogant patronat, et ils ne peuvent se plier aux façons despotes de celui-ci. Pied à pied, ils défendent leur dignité, rognent le plus possible l'énorme partie du lion que s'octroie le capital (voici bien le crime aux yeux des journalistes bourgeois !) et par les libertés qu'ils conquièrent, comme par leurs organisations qu'ils développent et fortifient, préparent la disparition du salariat, c'est-à-dire l'ère de justice et d'égalité promise par la République, irrémédiablement tombée dans la Ploutocratie. Et voilà plus qu'un crime pour la Grande Prostituée : c'est la menace de sa fin à elle, et c'est en attendant, ses plus chers intérêts compromis, ses seuls soutiens inquiets.

Au reste, à quoi riment toutes ces clamours « humanitaires », tous ces appels odieux à la répression gouvernementale, les travailleurs conscients (on ne saurait trop revenir sur ce terme quand on songe à la tourbe que font les autres travailleurs) le savent bien. Ils

ne se laisseront pas émouvoir par les tremblements non plus que par les menaces. Certains d'entre eux se trompent en croyant recruter par la force des adhérents à leurs syndicats, mais ce serait, depuis un temps, en fraternelles lamentations sur le sort de malheureux ouvriers malmenés, torturés, séquestrés, voire dévalisés et qu'on aurait empêché, par toutes sortes de sévices, de gagner leur pain et celui de leurs familles.

S'il n'y avait aucun risque à trahir, — car même les individus les plus arriérés sentent bien qu'ils trahissent en se solidarisant avec leurs maîtres contre leurs frères de misère, — il y aurait vraiment trop de traîtres dans le monde ouvrier comme ailleurs, et où serait la moralité de la classe ouvrière ? de quels sentiments élevés pourraient-elle se réclamer si elle ne faisait justice de ceux des siens qui aident le capitalisme à lui rayer ses fers dans les chaires ?

De là aux services, à l'Inquisition

donc on fait grand tapage, il y a loin. Mais les grévistes n'ont pas besoin de cela. Arrêter le travail là où il leur est préjudiciable et l'arrêter par la violence si ce si de tristes renégats tentent de s'opposer, leur suffit parfaitement.

Il faut bien que les « jaunes » ou les « renards » comme on voudra les appeler, sachent un peu quel rôle odieux ils jouent dans la société ; et ce n'est pas parce que les vendus de la presse, leurs pareils en vilenie, prennent leur défense, qu'ils éviteront la salutaire leçon de la chaussette à clous, si toute autre exhortation les laisse indifférents.

Silvain.

Une Illusion de moins

Un vieux camarade me demandait un jour si je croyais que les hommes qui ont vécu à Biribi soient guéris de la société actuelle, c'est-à-dire s'ils peuvent avoir gardé bon souvenir de la leçon de faits dont ils ont eu le bénéfice. J'allais répondre par l'affirmative, mais mon interlocuteur était une de ces fielées à pièges que l'on aime ou que l'on déteste, selon le cas, et aussi que l'on appréhende toujours, en raison de l'inépuisable sac de pierres qu'ils aimeraient à jeter dans le jardin des autres. Habituel à son ironie verbale, je l'invitai à préciser.

« Eh bien, non ! me dit-il ; en te déemandant cela, je n'ai pas l'intention que tu me prêtes. Je veux tout simplement connaître ton opinion, à toi, en ce qui concerne tes anciens compagnons de chaînes ; que sont-ils, au plus juste ?

Dès résignés ! Sont-ils conscients des causes de leurs situations ? Sortis de là,

seraient-ils des hommes galvanisés contre toutes les erreurs, contre toutes les faiblesses ? Seraient-ils d'assez grands enfants pour refuser une aumône, ou même pour ne pas la demander ?

Pour me poser ces questions, il faut que tu me croies apte à y répondre, lui dis-je ; tu sais que je ne suis pas insensible aux flatteries. Aussi, vais-je m'efforcer de paraître digne de ta confiance. J'avoue cependant que je suis quelque peu embarrassé, car il n'est pas facile de faire la psychologie d'un tel milieu, étant donnée la diversité des individus qui le composent, la diversité des milieux où ces individus ont évolué, et aussi la diversité des besoins de ces individus ; toutes ces raisons étant des causes du tempérament et du caractère de chaque individu constituent la base même de laquelle nous devrions parler pour raisonner. Toutefois, je vais te donner superficiellement, brièvement, mon opinion.

Sont-ils des résignés ? Non, ce sont des révoltés, dans le sens le plus exact du mot ; les cas qui les ont conduits à sont, au fond comme en fait, des actes de révoltes ; matériellement ou moralement, conscient ou par instinct, ils sont révoltés, et je crois pouvoir affirmer que, sans exception, tous ne sont pas capables de vibrer profondément que pour la révolte, celle-ci étant l'antithèse de la discipline qu'ils subissent, comme la liberté est l'antithèse de leur servitude et de leurs tortures. La révolte est toujours, à leurs yeux et à leurs cœurs, comme à leur cœur, le seuil baume dont ils espèrent, un jour ou l'autre, calmer ou adoucir leur terrible malheur, et elle seule est capable de leur faire supporter encore et toujours, pour attendre le moment, leurs terribles, leurs ignobles chaînes.

Sont-ils conscients des causes de leur situation ? Non ; quelques-uns, pourtant, sont là pour des raisons d'ordre moral, et ceux-là, je suis certain qu'ils étaient et qu'ils sont de très sincères — les plus sincères, devrais-je dire — des éléments anarchistes, syndicalistes, socialistes ou même simplement républicains, car ils ne sont là que parce qu'ils ont eu une foi inébranlable dans leur raison d'homme et dans leur idéal, et aussi... parce qu'ils ont compté sur nous. Hélas !!!

Sortis de là-bas, seraient-ils des hommes révoltés contre toutes les erreurs, contre toutes les faiblesses ? Non ; ils sont restés des morts pareils aux autres. Toutefois, je répète qu'ils seront toujours pour la plupart ardents dans la révolte.

Seraient-ils d'assez grands enfants pour refuser une aumône ou même pour ne pas la demander ? Quelques-uns sont parfaitement capables de refuser l'aumône comme on refuse un ou-

trage ; la plupart sont hommes à ne rien solliciter.

Je viens de dire parce qu'ils ont compté sur nous... oui, ils ont compté sur nous !!! Ils ont cru que leurs révoltes seraient utiles à l'idéal qui leur est cher et qui nous est cher ; ils ont eu confiance dans la ténacité de leurs anciens camarades de lutte, frères d'armes de la révolution, dans les syndicats, dans les groupements où dans la rue ! Ils se sont dit : Il s'élèvera des voix dans la foule, en ma faveur ; on discutera, on comprendra, on agira ; peut-être les conseils de guerre, peut-être Biribi, peut-être sera-t-il celui qui fera déborder la coupe !!!

Réponse : la société vient de faire fuiller Duléry !

La coupe va-t-elle déborder ?

Ernest Lac.

PROPOS D'UN PAYSAN

CIVILISATION ET CHRISTIANISME

J'ai quitté Jacques, les lecteurs du *Libertaïre* se le rappellent, au moment où il m'affirmait sur la foi des juridictions de toute opinion, en *Droit international*, la supériorité des nations chrétiennes d'Europe et d'Amérique sur les peuples musulmans et bouddhistes de l'Afrique et de l'Asie.

qu'ils les rencontrent isolés. D'accord, mais que sont ces actes auprès des atrocités des alliés, en Chine, ou des faits d'armes des Français au Maroc, et ceci n'explique-t-il pas cela ?

Les historiens nous racontent la conduite du sultan Saladin, plein d'humanité envers les Croisés, et les Japonais modernes traitèrent avec douceur leurs prisonniers, leur enseignant à lire et à écrire.

La civilisation supérieure des Européens acceptée, est-il exact que le christianisme soit la cause directe ou même indirecte de cette supériorité ?

Pas le moins du monde, à mon avis. Il est concevable que les lueurs de culture intellectuelle qui brillent au moyen âge chez les Arabes d'Asie et d'Espagne se soient éteintes, étouffées par le fatalisme de leur religion et par la conquête du monde islamite par les Turcs.

Il est concevable aussi que les civilisations orientales de la Chine et de l'Inde soient restées stationnaires. Le confucianisme, basé sur le culte des ancêtres, ne pouvait qu'encourager la Chine dans ses vieilles traditions, et le bouddhisme, professant que la vie est douleur, que le but de la vie est l'anéantissement suprême, ne pouvait faire autre chose que de momifier l'Asie.

Pourquoi le christianisme ferait-il exception ? Les chrétiens, en prenant leur religion à la lettre, sont des résignés. En outre, leur croyance de vie postérieure leur fait forcément négliger l'existence terrestre.

Il y a donc antinomie entre le christianisme et le développement des peuples chrétiens. Elle est facile à résoudre. Tout développement, comme le disait Bakounine, impliquant le négation du point de départ, on peut se rendre compte que les sociétés chrétiennes ou prétdentes telles ont progressé de plus en plus, à mesure qu'elles s'éloignent davantage du christianisme.

Dès que cette religion s'implante dans notre monde occidental, elle fut en proie à l'hérésie. Du grand pugilat historique du catholicisme et de l'orthodoxie, jusqu'au modernisme de l'abbé Loizy et au Sillon, que de déchirements sociaux, que de luttes intestines, que de schismes !

Et derrière les révoltes contre le dogme sont les révoltes économiques qu'avaient connues les sociétés sémitiques, les Grecs et l'ancienne Rome. L'éternelle lutte des pauvres contre les riches, des mécontents contre les satisfait, éclaire de ses grondements la nuit du passé. Ces peuples occidentaux issus des grandes migrations asiatiques ne connaissent pas le repos. Le milieu social sera constamment instable, la révolution permanente. Elle brisera le rêve d'empire universel de Charlemagne, mettra un obstacle puissant à la théocratie de Grégoire VII, culbutera la féodalité gothique et la royauté de Droit Divin. Aujourd'hui elle prend à l'Etat et au régime capitaliste.

Voilà, mon cher voisin, la cause des progrès du monde occidental, progrès qui vont s'étendre à tous les peuples sans distinction de croyances, s'universaliser.

Mais, j'y pense, ton jansénisme de son temps pouvait bougrement l'hérésie. Le pape qui le condamna ne le trouvait pas catholique pour deux sous. Juge un peu de ce qu'il ferait à ton égard s'il avait connaissance de nos dialogues, ce brave homme de Pie X, qui vient de condamner le Sillon, d'instaurer la première communion pour les gosses de sept ans et d'interdire aux séminaristes et aux curés la lecture d'un quelconque périodique.

Le Père Barbassou

Pas de Politique

Raoul Lenoir s'élève, dans l'*Union des Métaux*, contre l'idée du syndicat neutre. Voici quelques passages de son article :

« Pas de politique » ne veut et ne peut pas signifier indifférence et isolement des contingences sociales dont l'influence pèse si lourdement sur la situation économique des travailleurs.

« Combattre et détruire des politiciens félons qui, après avoir propagé, vulgarisé des moyens de lutte, se retournent soudain vers la classe ouvrière, est-ce faire action politique ?

« La plus dangereuse et la plus dissolvente des politiques consisterait, au contraire, à aliéner la liberté syndicale.

L'armée, la caserne ne sont pas des institutions neutres, indépendantes de la vie économique des peuples ; elles font, au contraire, fonction de contrepoïts violent et homicide à tout effort de libération et de justice.

« Ceux qui excluent l'action antimilitariste des attributions des syndicats, concèdent néanmoins que l'armée doit être exclue de toute grève, que son rôle doit strictement se limiter à la mission de défense nationale et expriment des vœux dans ce sens.

« Sans doute, ce désir modeste et timide pourrait être exaucé pour les grèves normales et peu importantes. Il est même question de la formation d'un corps de gendarmerie mobile spécialement dressé pour les conflits sévissant entre le travail et le capital. Il sera composé sans doute d'athlètes, d'hercules, de boxeurs recrutés parmi les apaches repentis, versés dans l'art de refroidir leur homme sans fusil et sans surin, sans bruit et sans saignée. Ce sera la police voyoucratie confiant le droit de grève et la sécurité patronale à des molosses humains, à des brutes immenses, et ce sera la République qui aura instauré cette nouvelle forme de répression « pacifique ».

« Mais quelle naïveté de songer à la suffisance de ces brigades mobiles. L'armée sera toujours là en réserve pour le grand jour ; pour les tentatives de manifestations grandioses, elle sera partout où la quiétude du capital sera menacée ; elle est prête ; ses chefs tout au moins, pour la saignée qui semble être le rêve infernal de l'homme qui gouverne en ce moment et qui ne puise son crédit que dans la haine implacable qu'il nourrit pour les travailleurs qui l'ont connu et qui s'inspirent, dans leur action quotidienne, de ses conseils d'antan.

« Serait-ce faire œuvre politique que d'indiquer aux travailleurs amants de liberté et de mieux-être, l'effort immense qu'ils ont à faire de ce côté ; de leur montrer les silhouettes sinistres et menaçantes des casernes, qui sont les dernières ressources, les derniers espoirs de tous les partis, de tous les préjugés, de toutes les exploitations, de toutes les dominations coalisées ?

Proh Pudor !

Il y aurait tant de prostituées près du bureau d'omnibus de la gare Saint-Lazare, « qu'hier encore », dit un quotidien, une mère et sa fille durent renoncer à venir y chercher les tickets de tramway dont elles avaient besoin. Kieffer.

La Valeur de l'Education DANS LA Propagande anarchiste

Il est un certain nombre de points sur lesquels tous les anarchistes sont d'accord ; tous, quelles que soient leurs tendances et leurs théories particulières qu'ils professent, ont la haine de l'autorité, sous quelque forme qu'elle se manifeste : autorité religieuse, militaire, judiciaire, patronale, etc.

Tous sont d'accord que la vie que nous subissons ne peut nous satisfaire. Ils aspirent à un mieux-être et appellent de tous leurs vœux une transformation sociale.

Mais, lorsqu'il s'agit de rechercher les moyens de réaliser les changements nécessaires pour rendre la vie plus harmonique, les ennemis de la société actuelle se séparent et entendent lutter chacun sur des terrains bien différents.

Tous ont constaté les défauts de l'organisation sociale actuelle ; tous ont la même haine pour ses lois, pour ses coutumes, mais, quand ils remontent à la source, lorsqu'ils veulent rechercher la cause du mal, afin d'en découvrir le remède, ils se séparent nettement.

Les uns disent : c'est l'individu qui fait le milieu ; les autres : l'individu est le produit du milieu.

Les premiers, individualistes ou scientifiques, partent de l'unité pour arriver au tout ; les autres considèrent l'ensemble.

Et, partant de ces points de vue bien différents, les méthodes employées ne peuvent qu'être dissemblables.

Les anarchistes individualistes s'essaient à changer l'individu en partant de ce principe que rien d'intéressant ne peut se faire avec des individus non débarrassés de leurs préjugés ; rien de solide ne peut se fonder sans que la mentalité des hommes soit changée. Ce sont des éducationnistes à outrance, qui aspirent à transformer l'homme, à le débar-

(1) Conférence faite par Anna Mahé le mercredi 7 septembre 1910, rue de l'Hôtel-de-Ville, salle de la Libre Discussion.

Voyez-vous cette petite bourgeoisie horrifiée à l'idée de frôler la chair à plaisir dont ses frère, père, fils et mari se délectent à si peu de frais, pendant que notre « respectable » matrone se prostitue, comme c'est souvent le cas, pour boucler son budget, obtenir un emploi à quelqu'un des siens, ou payer sa toilette...

Si ces dames ne font pas le trottoir, leur commerce n'en est pas moins sale, et elles ont l'hypocrisie en plus.

Eh ! là-bas !

Les crève-la-faim, les loqueteurs, les prostituées, regardez donc un peu ces boulangeries remplies de pain, ces magasins remplis de vêtements et de chaussures, regardez aussi ces belles maisons spacieuses, c'est vous qui avez peine, sué pour faire tout cela ; et comment se fait-il que vous n'ayez pas de quoi manger à votre faim, vous vêtir, vous chauffer, et que vous habitez des maisons moins habitables que des niches à chiens ?

Regardez aussi tous ces soldats, ces flics, ces juges, ces prisons, ces quartiers ouvriers qui ne sont que des taudis. Regardez aussi ces belles fêtes que l'on prépare en l'honneur d'un souverain qui vient passer quelques heures chez Marianne.

Oui, regardez et observez avec attention et vous comprendrez que ces soldats, ces flics, ces juges et ces prisons sont faits que pour vous, c'est-à-dire que s'il vous prenait la fantaisie de mettre réellement en pratique ce que nos dirigeants ont si bien écrit sur les murs des écoles et des prisons, ces trois mots si beaux : Liberté, Égalité, Fraternité, eh bien, vous comprendriez le rôle odieux de toute cette vermine sociale.

Vous verriez peut-être aussi que toutes ces fêtes ne sont qu'un trompe-l'œil pour vous éblouir et vous faire oublier votre misère. Il est grand temps que vous réagissiez, c'est-à-dire que vous essayiez tout au moins de comprendre que si toutes ces incohérences peuvent exister, ce n'est que grâce à votre ignorance, à votre coupable apathie. Haut les cœurs ! Populo, nom de Dieu ! viens avec les anarchistes ! Prends la trique ! Non seulement on augmente le pain ici, mais encore on assassine tes enfants en Afrique !

Allons-nous attendre d'être tous d'savants pour nous révolter ? Faudrait-il que je sache bien mettre l'orthographe et aligner des phrases, comme le fils de mon patron, le millionnaire, pour écrire la vérité, dire et écrire que les bourgeois sont des canailles qui, non contents de nous faire trimer et crever de faim, nous tuent nos pauvres gosses après avoir méchamment employé la crapaudine et autres manières de torture ?

A quoi bon en dire plus, le peuple ne bronche pas. Que lui faut-il donc ? Kieffer.

Notes d'un Chartreux

La Séparation aura eu ceci de bon, c'est qu'en débarrassant le pays d'un certain nombre de vermines noires, elle aura permis à quelques institutions utiles de se former.

Plusieurs grands cloîtres et séminaires abandonnés se sont emplis de vie, de mouvement et de gaieté. Quelques-uns sont occupés pendant l'été par des colonies scolaires de vacances, grâce auxquelles nombreux d'enfants des faubourgs enfumés et surpeuplés peuvent se refaire un peu leurs poumons vicieux.

Une œuvre d'un genre voisin qu'il nous a été permis d'apprécier mérite d'être signalée.

La Chartreuse de Neuville, située en pleine campagne, à quelques kilomètres de la mer, était tout indiquée pour une œuvre de vacances. Une Société s'est donc formée pour la mettre à profit.

Bien que placée sous les auspices de députés et autres notabilités officielles, cette institution fonctionne d'une façon — on peut le dire — toute libertaire ; là est son plus grand mérite.

Sans la moindre cotisation, artistes, ouvriers, employés, tous ceux qui luttent pour l'existence et ne peuvent, bien entendu, songer aux villégiatures toujours coûteuses, sont accueillis. Pendant trois, quatre semaines ou davantage, selon les disponibilités, ils vont pouvoir oublier le petit logement de Paris, si souvent malsain, où vit à l'étroit toute la famille. Ici, les enfants pourront s'ébattre à l'aise, car toute la Chartreuse appartient à ses hôtes.

Comme tous les monastères, celui-ci comporte d'interminables couloirs sur lesquels s'ouvrent d'innombrables portes de chambres et logements spacieux, sommairement mais suffisamment meublés. Les familles nombreuses sont, de préférence, logées dans de gros pavillons, comprenant trois ou quatre grandes chambres, et un jardin.

Quelques pièces communes, salle de chapitre, chapelle, etc., ont été transformées en bibliothèque et en salles de fêtes. Dans le grand parc, des mamans surveillent les ébats des tout petits. Un bois d'ormes et de bouleaux borde un côté du cloître ; une clairière y a été adroitement utilisée pour « un théâtre de la Nature » et des fêtes y sont données, en faisant appel à tous les petits talents des Chartreux improvisés. Il y a aussi le verger, avec tout au fond l'ombre des cyprès, entourant l'enclos où une herbe plus haute couvre à demi les simples croix de bois plantées sur la sépulture de quelques moines.

A quelque distance de là se dresse Montreuil, joie des amateurs de coins pittoresques. Le charme est grand en effet de cette petite ville entourée de larges remparts de briques, où pousse un épais gazon, entre deux rangées d'ormes centenaires, le tout aux lignes montantes et descendantes. Prescées lesunes contre les autres, des maisons minuscules, toutes fraîchement peintes, façades blanches et sobrassades noires, aux tuiles et aux mansardes saures, dévalent en zigzaguant sur la chaussée toute verte de l'herbe qui pousse entre les pavés inégaux. La plupart de ces maisonnettes sont bien

branlantes, leurs portes déjetées, leurs fenêtres vermoulues ; mais sous leur fraîche couche de peinture, toutes ces choses ont un air de grande propreté, que rehaussent des rideaux blancs à toutes les fenêtres ; et derrière celles-ci des pots de géraniums jettent partout leur note vive. On dirait une ville-joujou sortie depuis longtemps de sa boîte et dont les couleurs retapées reproduiraient, tant bien que mal, le naïf coloris d'autrefois.

**

Réduit à quelques prescriptions de propriété, le règlement laisse à chacun la liberté, la plus grande. Le logement est gratuit ; pour le reste, les uns se nourrissent chez eux comme ils l'entendent, les autres trouvent dans l'établissement un restaurant d'un prix modique.

Des conférences, des fêtes organisées librement par les villégiaturants eux-mêmes, offrent aux nouveaux hôtes de la Chartreuse, venus de mondes très divers, une occasion de se voir pour essayer de se comprendre et de fraterniser.

Les enfants ne sont pas oubliés. On danse beaucoup au Monastère, et les petits pieds précipitent en cadence dans la salle où, naquère, discutent gravement les pères.

Dans les grands couloirs voûtés où maraîchaient à pas feutrés les discuteurs de pâtières, on entend maintenant la voix fraîche des bambins que l'écho semble répéter avec un étonnement joyeux.

**

Aujoutons que, très respectueux de l'esprit de la Société, les secrétaires de l'Œuvre, comme le directeur de la Chartreuse, M. Garbe, font de leur mieux pour rendre le séjour agréable à tous. Le meilleur procédé consistait pour cela à épargner la moindre contrainte aux villégiaturants, et ils s'en acquittent on ne peut mieux.

Toutes nos félicitations aux organisateurs d'une œuvre digne de la belle devise de l'abbaye de Thélème : « Fais ce que voudras. »

R. D.

Propos d'un Malthusien

Un conseiller municipal parisien, septuagénaire à l'abri du besoin, émet, dans le *Journal*, une idée originale et admirable.

Après tout, prétend-il, la patrie n'a que faire des vieux ; elle est trop bonne de leur distribuer, même paroisonnement, pensions, secours, aumônes ; l'argent consacré à atténuer les misères de leur derniers jours servirait plus utilement à préserver de la mort les nouveaux-nés.

La chaire à travail, toute jeune et toute fraîche, donne l'espérance de faciles et rémunératrices exploitations.

En conséquence, le conseiller municipal compte demander à l'Assistance publique de rognier le plus possible sur le budget déjà maigre des vieillards désormais inutiles, pour augmenter les

sommes insuffisantes attribuées aux enfants.

Tel un sauvage, ce sénile repopulateur n'hésite pas à hâter la mort des vieux pour conserver la vie des jeunes.

L'espoir du disciple de Piot est chimérique, bien entendu. Même en affectant tout le budget des vieillards aux soins des nouveaux-nés, on ne réussira pas à sauver les innombrables momes que l'ignorance et l'insouciance des prolétaires appellent à la vie.

Je veux simplement marquer par cet exemple l'incohérence des repopulateurs bourgeois.

Ils affectent volontiers des allures de philanthropes et de moralistes supérieurs, mais dans l'impossibilité où ils se trouvent d'assurer une vie normale à chacun, ils doivent sacrifier les uns sur les autres, immoler les uns aux autres. En favorisant d'un côté, ils meurtrissent de l'autre. Ils déplacent les difficultés, répartissent autrement les douleurs, mais douleurs et difficultés subsistent.

C'est pour cela, me dira le socialiste ou l'anarchiste, qu'il faut instaurer un autre régime.

Sans doute, mais tout régime, quel qu'il soit, aussi beau qu'on le puisse rêver, est condamné aux mêmes incohérences, aux mêmes difficultés, aux mêmes douleurs, s'il n'est pas néo-malthusien.

La nécessité de limiter les naissances résulte de phénomènes naturels indépendants des combinaisons d'organisation sociale. Les régimes socialistes, les régimes anarchistes y sont soumis comme le régime actuel. Et s'ils n'en tiennent pas compte, ils périront.

Quand les individus n'acceptent pas généralement comme une nécessité sociale, comme une nécessité morale, je dirai volontiers comme une religion sociale, la limitation des naissances aux ressources du groupe, il y a lutte pour la vie, il y a des vaincus, des sacrifiés, il y a inévitablement mauvaise organisation sociale.

G. Hardy.

Dénonçons toutes les Infamies

Puisque la campagne contre Biribi commence à porter ses fruits dans la masse populaire, il ne sera pas superflu, je crois, de démontrer aux socialistes et aux pseudo-libertaires qui croient faire œuvre utile en demandant le transfert en France des compagnies de discipline, que les atrocités subsistent.

En effet, derrière les hautes murailles des maisons d'arrêt, maisons centrales de réclusion, les mêmes férociés qui sont à l'heure actuelle dévoilés par la mort d'Aernoult, sont perpétrées tous les jours.

La justice qui, suivant le code, ne châtie point, mais prévient ou empêche de nuire, emploie les mêmes moyens

pour tous les clichés autoritaires. Tout petit, on lui a appris à respecter l'autorité du père de famille, puis à l'école on l'a courbé sous la discipline ; on lui a dit que l'obéissance était une vertu, que la propriété était sacrée, que la Patrie était notre mère à tous, une mère à laquelle il fallait savoir sacrifier sa vie et son sang. On lui a dit qu'il devait travailler toute sa vie, sans envier le patron nécessaire ; on l'a ébloui en lui apprenant qu'il était, par le bulletin de vote, maître de ses destinées. Et on a ajouté : « Va maintenant dans la vie. Travaille, mange, bois et dors ; sois un honnête homme, un bon citoyen ; marie-toi et fais des enfants qui vivront de la même vie que toi. Sois économique, et surtout ne te révolte pas, même si tu souffras de la faim un jour. La révolte est mauvaise. Elle ne mène à rien et elle est impie. »

Voici ce qu'on a dit aux hommes, à tous les hommes. Depuis des siècles et des siècles, ils sont façonnés à l'obéissance ; depuis des siècles, ils se sont transmis pieusement tous les préjugés, toutes les tares.

Je sais que certains anarchistes disent : « C'est l'individu qui fait le milieu... » et je pense que la formule suivante est plus juste : « L'individu n'est qu'un composant et un produit du milieu... »

Certes, si les générations se succédaient et s'éteignaient successivement, en bloc, peut-être pourrions-nous parler de l'individu, facteur effectif et puissant du milieu, mais les générations s'enchevêtrent et le milieu n'est pas fait par nous ; il est le produit de toutes les générations antérieures ; nous ne faisons qu'y ajouter notre expérience propre et notre œuvre ; nous ne le bâtonnons pas nous-mêmes. Il est fait de toutes les erreurs, de tous les préjugés, de tous les crimes, en même temps que de toutes les belles œuvres de nos ancêtres. Nous le subissons, plus que nous ne le dominons, parce qu'il nous a pris lorsque nous étions encore au sein de notre mère, et parce que nous avons été son ouvre dans notre enfance, alors que nous n'avions pas la force morale nécessaire pour lui résister.

(A suivre).

Anna Mahé.

pend absolument de ceux qui l'entourent et pourtant c'est déjà une individualité bien marquée, différente de celle d'un enfant du même âge et élevé dans les mêmes conditions.

Si aucune volonté n'intervient durant la jeunesse de deux ou trois enfants, il est bien évident que tous les trois se développeront suivant leurs penchants, avec des tendances peut-être très différentes. Mais dès le jeune âge, l'éducation intervient pour contrarier chez l'enfant son hérité et transformer les facultés qu'il a apportées en venant au monde.

Tel le jeune arbre qui se prête sans effort au redressement du tuteur, l'enfant subit sans trop de difficulté l'influence de l'éducateur, des éducateurs, devrais-je dire, car ils sont nombreux : il y a d'abord celui ou celle qui s'occupe plus particulièrement de lui, puis il y a le milieu, c'est-à-dire les enfants qui jouent avec lui, et toutes les grandes personnes qui, par leurs gestes ou leur parole, l'initient à leur manière de concevoir les actes de la vie.

Sans abdiquer absolument les caractères primordiaux de son individualité, l'enfant qui est un être en formation, dont le cerveau est tout neuf, subit d'une façon très appréciable l'éducation de tous. Très porté à copier, il imite surtout les gestes de celui ou celle qui l'a le plus vivement impressionné ; à sa personnalité propre (composée déjà de celle de ses ascendantes directes et de ses ancêtres), il superpose celle de ses éducateurs : grâce à ceux-ci, certains de ses défauts s'atténuent

Communications

PARIS

mis en vigueur par les barbares tortionnaires de Biribi : les poutecelles, les fers, la barre de justice, la camisole de force, la cellule, « la tombe », etc., tous ces instruments de torture servent à chaque instant dans les prisons de France.

J'ai eu l'avantage, étant incarcéré à la maison centrale de Nîmes, d'envoyer à M. Combes, alors ministre de l'intérieur, un mémoire où j'accusais nettement le directeur de ladite prison, M. Verdier, et le docteur Perrier, d'être les assassins du nommé Padovanni et d'un Italien dont j'ai oublié le nom, lequel fut, en plus de sa peine, condamné à trois ans de prison pour s'être révolté contre le gardien-infirmier qui le privait méchamment de nourriture, ce qui le conduisit au suicide.

Un homme peut avoir commis toutes les bêtises résultant d'une mauvaise éducation, ou encore de la misère, et c'est bien souvent le cas, ou enfin par avatars, mais on n'a pas le droit, par ce qu'on est sûr par sa situation de l'impuissance, d'assassiner cet homme sans défense.

Puisque ces hommes ont commis d'après la société, des méfaits, et qu'il est impossible, par l'imbecillité et la veulerie humaines, de les faire sortir, qu'ils subissent leur peine ; mais que des gardiens inhumains les voient à la mort par des brutalités sans nom, cela est intolérable. Nous devons à tout prix empêcher ces assassinats !

Et que dire d'un malheureux qui, comme Antoine Lousteau, doit pendant trente ans subir l'isolement, cela pour avoir commis, étant militaire, des fautes telles que : vol d'une boîte de conserve, refus d'obéissance, laceration d'objets de literie ?

Il nous faut clamer à tous les échos que la Justice n'est qu'une inquisition d'Etat au service des possédants.

Il faut que le peuple sache que la Cour d'assises d'Aix-en-Provence fut obligée de porter le deuil pendant vingt-cinq ans, à cause d'un condamné à mort reconnu innocent, afin que puisse se faire la révision des procès de Renard et Briere.

Il faut que le prolétariat soit moins sévère pour ceux qui ne sont que les victimes d'une société pourrie.

Allons, à l'œuvre, camarades, que ceux qui connaissent des faits de genre nous les transmettent, afin que nous puissions éclairer l'opinion publique.

Paul Trouillé,

EN VENTE AU « LIBERTAIRE »

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats, bons de poste ou toute autre valeur.
Adresser lettres et mandats à l'Administrateur du Libraire, 15, rue d'Orsel.
La deuxième colonne indique le prix par la poste.

BROCHURES ANARCHISME

Les Martyrs de Chicago.....	0 05 0 10
Aux Jeunes gens (Kropotkin).....	0 10 0 15
La morale anarchiste (Kropotkin).....	0 10 0 15
Communisme et anarchie (Kropotkin).....	0 10 0 15
L'Etat et son rôle historique (Kropotkin).....	0 25 0 30
Entre paysans (Malaestra).....	0 10 0 15
Aux anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert).....	0 40 0 45
A B C du libertaire (Lermine).....	0 40 0 45
L'Anarchie (Malaestra).....	0 45 0 20
L'Anarchie (A. Giraud).....	0 05 0 10
Evolution et Révolution (E. Reclus).....	0 20 0 45
Argentiers anarchistes (Beauré).....	0 20 0 25
La Education sociale (S. Faure).....	0 10 0 15
Les Anarchistes et l'affaire Dreyfus (S. Faure).....	0 15 0 20
Organisation, initiative, concession (Jean Grave).....	0 10 0 15
Le Patriotisme par un bourgeois, suivi des Déclarat. d'Emile Henry (A. Giraud).....	0 15 0 20
Le Congrès anarchiste d'Amsterdam (A. Giraud).....	1 25 1 35
Rapports au congrès antiparlementaire	0 50 0 60
Les déclarations d'Ettore.....	0 10 0 15

ANTINVILITARISME

Le manuel du soldat.....	0 10 0 15
La chair à canon (Manuel Devaldes).....	0 15 0 20
Aux conscrits.....	0 05 0 10
Lettres de pioupious.....	0 10 0 15
Le Militarisme (Ficher).....	0 10 0 15
L'Antipatriotisme (Hervé).....	0 20 0 15
Colonisation (Jean Grave).....	0 10 0 15
Contre le brigandage marocain.....	0 25 0 30
La Révolte du 17.....	0 10 0 15

SOCIOLOGIE (SYNDICALISME, ANTI-PARLEMENTARISME, etc.)

Pages d'histoire socialiste (Tchernoff).....	0 25 0 30
La loi des salaires (J. Guesde).....	0 10 0 15
Le droit à la paix (Lafargue).....	0 10 0 15
Boycott et sabotage.....	0 10 0 15
Le Machinisme (Jean Grave).....	0 10 0 15
Grève et Sabotage (Fortuné Henry).....	0 25 0 45
L'A B C syndicaliste (Georges Yvetot).....	0 10 0 15
La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière (Nettlau).....	0 10 0 15
Mystification patologique et solidarité prolétarienne (Stalkeberg).....	0 40 0 15
Les Maisons qui tuent (M. Peltier).....	0 10 0 15
Le Salarial (Kropotkin).....	0 10 0 15
Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Grave).....	0 10 0 15
Grève générale réformiste, grève générale révolutionnaire (C. G. T.).....	0 10 0 15
Le Syndicat (Pouget).....	0 10 0 15
Les lois scélérates.....	0 25 0 30
La grève générale (Aristide Briand).....	0 05 0 15
Syndicalisme et révolution (D. Pierrot).....	0 10 0 15
Le parti du travail (Pouget).....	0 10 0 15
Le remède socialiste (Hervé).....	0 10 0 15
Le désordre social (Hervé).....	0 10 0 15
Vers la Révolution (Hervé).....	0 10 0 15
Politique et socialisme (Ch. Albert).....	60 0 65
Les travailleurs des villes aux travailleurs des champs (Ch. Malato).....	0 10 0 15
Illusion parlementaire (Laisant).....	0 10 0 15

VOLUMES ANARCHISME

L'Anarchie (Kropotkin).....	1 1 1 10
L'Anarchie, son but, ses moyens (Grave).....	2 75 3 25
La Conquête du Pain (Kropotkin).....	2 75 3 25

Epône, visite à l'Avenir Social, œuvre de solidarité éducative, sous la direction de Mme Madeleine Vernet.

Pour permettre à tous nos Sociétaires de se rendre compte de ce que peuvent dévoiler et la tenacité, nous leur offrons cette excursion au prix extraordinairement réduit de 4 fr. 50 comprenant le voyage aller et retour, le déjeuner et le café.

Rendez-vous sous l'horloge de la cour du Havre, gare St-Lazare, à dix heures du matin au plus tard.

Groupe Ouvriers Néo-Malthusiens, section du vingtième arrondissement. — Salle du Foyer Populaire, 5, rue Henri-Chevreau. Ordre du Jour. Partie concert par les camarades Armand-Vassy, de l'Odéon ; Paullette, Lamot, Léa cième Desrils, Andréa, Delsol, Mme Réval. Le groupe théâtral jouera *Le Cultivateur de Chico*.

Groupes ouvriers Néo-Malthusiens, section du quartier Latin. Vendredi 16 septembre à 2 heures, grande salle de la Maison Communale, 49, rue de Bretagne, pour la première fois, *Gloire à Roussel*, chanté par Charles D'Avray. Partie concert par les camarades Armand-Vassy, de l'Odéon ; Paullette, Lamot, Léa cième Desrils, Andréa, Delsol, Mme Réval. Le groupe théâtral jouera *Le Cultivateur de Chico*.

Groupes ouvriers Néo-Malthusiens, section du vingtième arrondissement. — Salle du Foyer Populaire, 5, rue Henri-Chevreau. Ordre du Jour. Partie concert par les camarades Armand-Vassy, de l'Odéon ; Paullette, Lamot, Léa cième Desrils, Andréa, Delsol, Mme Réval. Le groupe théâtral jouera *Le Cultivateur de Chico*.

Groupes ouvriers Néo-Malthusiens, section du quartier Latin. Vendredi 16 septembre à 2 heures, grande salle de la Maison Communale, 49, rue de Bretagne, pour la première fois, *Gloire à Roussel*, chanté par Charles D'Avray. Partie concert par les camarades Armand-Vassy, de l'Odéon ; Paullette, Lamot, Léa cième Desrils, Andréa, Delsol, Mme Réval. Le groupe théâtral jouera *Le Cultivateur de Chico*.

Groupes ouvriers Néo-Malthusiens, section du quartier Latin. Vendredi 16 septembre à 2 heures, grande salle de la Maison Communale, 49, rue de Bretagne, pour la première fois, *Gloire à Roussel*, chanté par Charles D'Avray. Partie concert par les camarades Armand-Vassy, de l'Odéon ; Paullette, Lamot, Léa cième Desrils, Andréa, Delsol, Mme Réval. Le groupe théâtral jouera *Le Cultivateur de Chico*.

Groupes ouvriers Néo-Malthusiens, section du quartier Latin. Vendredi 16 septembre à 2 heures, grande salle de la Maison Communale, 49, rue de Bretagne, pour la première fois, *Gloire à Roussel*, chanté par Charles D'Avray. Partie concert par les camarades Armand-Vassy, de l'Odéon ; Paullette, Lamot, Léa cième Desrils, Andréa, Delsol, Mme Réval. Le groupe théâtral jouera *Le Cultivateur de Chico*.

Groupes ouvriers Néo-Malthusiens, section du quartier Latin. Vendredi 16 septembre à 2 heures, grande salle de la Maison Communale, 49, rue de Bretagne, pour la première fois, *Gloire à Roussel*, chanté par Charles D'Avray. Partie concert par les camarades Armand-Vassy, de l'Odéon ; Paullette, Lamot, Léa cième Desrils, Andréa, Delsol, Mme Réval. Le groupe théâtral jouera *Le Cultivateur de Chico*.

Groupes ouvriers Néo-Malthusiens, section du quartier Latin. Vendredi 16 septembre à 2 heures, grande salle de la Maison Communale, 49, rue de Bretagne, pour la première fois, *Gloire à Roussel*, chanté par Charles D'Avray. Partie concert par les camarades Armand-Vassy, de l'Odéon ; Paullette, Lamot, Léa cième Desrils, Andréa, Delsol, Mme Réval. Le groupe théâtral jouera *Le Cultivateur de Chico*.

Groupes ouvriers Néo-Malthusiens, section du quartier Latin. Vendredi 16 septembre à 2 heures, grande salle de la Maison Communale, 49, rue de Bretagne, pour la première fois, *Gloire à Roussel*, chanté par Charles D'Avray. Partie concert par les camarades Armand-Vassy, de l'Odéon ; Paullette, Lamot, Léa cième Desrils, Andréa, Delsol, Mme Réval. Le groupe théâtral jouera *Le Cultivateur de Chico*.

Groupes ouvriers Néo-Malthusiens, section du quartier Latin. Vendredi 16 septembre à 2 heures, grande salle de la Maison Communale, 49, rue de Bretagne, pour la première fois, *Gloire à Roussel*, chanté par Charles D'Avray. Partie concert par les camarades Armand-Vassy, de l'Odéon ; Paullette, Lamot, Léa cième Desrils, Andréa, Delsol, Mme Réval. Le groupe théâtral jouera *Le Cultivateur de Chico*.

Groupes ouvriers Néo-Malthusiens, section du quartier Latin. Vendredi 16 septembre à 2 heures, grande salle de la Maison Communale, 49, rue de Bretagne, pour la première fois, *Gloire à Roussel*, chanté par Charles D'Avray. Partie concert par les camarades Armand-Vassy, de l'Odéon ; Paullette, Lamot, Léa cième Desrils, Andréa, Delsol, Mme Réval. Le groupe théâtral jouera *Le Cultivateur de Chico*.

Groupes ouvriers Néo-Malthusiens, section du quartier Latin. Vendredi 16 septembre à 2 heures, grande salle de la Maison Communale, 49, rue de Bretagne, pour la première fois, *Gloire à Roussel*, chanté par Charles D'Avray. Partie concert par les camarades Armand-Vassy, de l'Odéon ; Paullette, Lamot, Léa cième Desrils, Andréa, Delsol, Mme Réval. Le groupe théâtral jouera *Le Cultivateur de Chico*.

Groupes ouvriers Néo-Malthusiens, section du quartier Latin. Vendredi 16 septembre à 2 heures, grande salle de la Maison Communale, 49, rue de Bretagne, pour la première fois, *Gloire à Roussel*, chanté par Charles D'Avray. Partie concert par les camarades Armand-Vassy, de l'Odéon ; Paullette, Lamot, Léa cième Desrils, Andréa, Delsol, Mme Réval. Le groupe théâtral jouera *Le Cultivateur de Chico*.

Groupes ouvriers Néo-Malthusiens, section du quartier Latin. Vendredi 16 septembre à 2 heures, grande salle de la Maison Communale, 49, rue de Bretagne, pour la première fois, *Gloire à Roussel*, chanté par Charles D'Avray. Partie concert par les camarades Armand-Vassy, de l'Odéon ; Paullette, Lamot, Léa cième Desrils, Andréa, Delsol, Mme Réval. Le groupe théâtral jouera *Le Cultivateur de Chico*.

Groupes ouvriers Néo-Malthusiens, section du quartier Latin. Vendredi 16 septembre à 2 heures, grande salle de la Maison Communale, 49, rue de Bretagne, pour la première fois, *Gloire à Roussel*, chanté par Charles D'Avray. Partie concert par les camarades Armand-Vassy, de l'Odéon ; Paullette, Lamot, Léa cième Desrils, Andréa, Delsol, Mme Réval. Le groupe théâtral jouera *Le Cultivateur de Chico*.

Groupes ouvriers Néo-Malthusiens, section du quartier Latin. Vendredi 16 septembre à 2 heures, grande salle de la Maison Communale, 49, rue de Bretagne, pour la première fois, *Gloire à Roussel*, chanté par Charles D'Avray. Partie concert par les camarades Armand-Vassy, de l'Odéon ; Paullette, Lamot, Léa cième Desrils, Andréa, Delsol, Mme Réval. Le groupe théâtral jouera *Le Cultivateur de Chico*.

Groupes ouvriers Néo-Malthusiens, section du quartier Latin. Vendredi 16 septembre à 2 heures, grande salle de la Maison Communale, 49, rue de Bretagne, pour la première fois, *Gloire à Roussel*, chanté par Charles D'Avray. Partie concert par les camarades Armand-Vassy, de l'Odéon ; Paullette, Lamot, Léa cième Desrils, Andréa, Delsol, Mme Réval. Le groupe théâtral jouera *Le Cultivateur de Chico*.

Groupes ouvriers Néo-Malthusiens, section du quartier Latin. Vendredi 16 septembre à 2 heures, grande salle de la Maison Communale, 49, rue de Bretagne, pour la première fois, *Gloire à Roussel*, chanté par Charles D'Avray. Partie concert par les camarades Armand-Vassy, de l'Odéon ; Paullette, Lamot, Léa cième Desrils, Andréa, Delsol, Mme Réval. Le groupe théâtral jouera *Le Cultivateur de Chico*.

Groupes ouvriers Néo-Malthusiens, section du quartier Latin. Vendredi 16 septembre à 2 heures, grande salle de la Maison Communale, 49, rue de Bretagne, pour la première fois, *Gloire à Roussel*, chanté par Charles D'Avray. Partie concert par les camarades Armand-Vassy, de l'Odéon ; Paullette, Lamot, Léa cième Desrils, Andréa, Delsol, Mme Réval. Le groupe théâtral jouera *Le Cultivateur de Chico*.

Groupes ouvriers Néo-Malthusiens, section du quartier Latin. Vendredi 16 septembre à 2 heures, grande salle de la Maison Communale, 49, rue de Bretagne, pour la première fois, *Gloire à Roussel*, chanté par Charles D'Avray. Partie concert par les camarades Armand-Vassy,